



# STUDIES IN SOCIOLOGY

SOCIOLOGICAL MONOGRAPH NO. 12

VOL. III

MAY 1919

No. 4

EDITED BY EMORY S. BOGARDUS  
Department of Sociology, University of Southern California

## RURAL COMMUNITY LIFE IN THE HAUTE MARNE

BY

ERNEST G. BISHOP, A.M.

*Published by the Southern California Sociological Society  
University of Southern California  
Los Angeles, California*

## ÉTUDES EN SOCIOLOGIE

MONOGRAPHIE SOCIOLOGIQUE NO. 12 Vol. III MAI 1919 N° 4

ÉDITÉ PAR EMORY S. BOGARDUS Département de sociologie, Université de Californie du Sud  
LA VIE COMMUNAUTAIRE RURALE DANS LA HAUTE MARNE

PAR

ERNEST G. BISHOP, A.M.

Publié par la Southern California Sociological Society Université de Californie du Sud Los Angeles, Californie

*Note de l'auteur : L'auteur de cette étude est né à Hastings, en Angleterre. A l'âge de huit mois, il est venu aux Etats-Unis.*

*M. Bishop a reçu le diplôme de Bachelor of Arts de l'Université de Californie du Sud en juin 1915, et le diplôme de Master of Arts de la même institution un an plus tard. Il a épousé Mlle Florence B. Hight, R, N., de Los Angeles, le 19 décembre 1917, à Tacoma, dans l'État de Washington.*

*M. Bishop est entré au service de l'armée américaine le 3 octobre. 1917. Il fait partie de la compagnie A du 348e bataillon de mitrailleurs à Camp Lewis, dont on dit souvent qu'il s'agit de l'unité la mieux commandée et la plus efficace du camp. M. Bishop a quitté le camp Lewis le 25 juin 1918 pour un service outre-mer et est arrivé au village de Poulangy, situé parmi les collines à environ quatorze kilomètres du quartier général américain de Chaumont. Après deux mois d'exercices intensifs, le 348e part pour le front et rejoint un poste en réserve le 22 septembre. Trois heures après l'entrée en action du bataillon, le 26 septembre, M. Bishop fut gravement blessé. Ses deux membres et son bras gauche étaient cassés et il souffrait de 21 blessures dues à des éclats d'obus. Dans un article remarquable intitulé « How It feels to be shot », paru dans le San Francisco Bulletin du 22 mars 1919, le soldat Bishop raconte qu'il possède vingt-et-un souvenirs de la bataille de l'Argonne. « J'en ai rassemblé vingt-et-un (schrappnels), tous heureusement dans les bras et les jambes. Le soldat Bishop raconte qu'après l'explosion du 77 dans un rugissement terrifiant, « mes oreilles ont résonné d'un vacarme métallique aigu, ma tête a bourdonné et, pendant une courte seconde, je me suis demandé si j'étais mort ou vivant. En fait, ma conscience intérieure semblait insister sur le fait que j'étais mort ».*

*Il quitta la France le 20 janvier 1919, atteignit New York le 31 janvier et arriva à l'hôpital Letterman de San Francisco le 14 février, où il écrit actuellement (15 avril 1919), sous la responsabilité des aides à la reconstruction. Dans une lettre. M. Bishop dit : « Je n'ai aucun regret, car j'ai été estropié dans la plus grande croisade, la cause la plus juste que l'humanité ait jamais entreprise ».*

*La première version de cette monographie a été rédigée en France alors que l'auteur était hospitalisé.*

## LA VIE DES COMMUNAUTÉS RURALES DANS LA HAUTE MARNE

Par Ernest G. BISHOP, A.M.\*

**1. Introduction** - Il n'y a pas de région en Europe occidentale qui soit aussi riche en événements historiques que la vallée drainée par la rivière Marne. Les victoires de Tours et de Chalons, qui ont sauvé la France et l'ensemble des nations libres de la menace des hordes envahissantes et destructrices, ne sont pas moins importantes que les triomphes remportés lors de la première et de la deuxième bataille de la Marne. Ce nom est inscrit de façon permanente dans le tissu de l'histoire. La Marne, qui prend sa source dans le département de la Haute Marne, draine également des terres historiques. A l'époque où la France était un pays sauvage et sans routes, les guerriers naviguaient sur ce cours d'eau et se battaient le long de ses rives. A Langres, près de la source de cette rivière, César a soumis l'une des tribus indigènes. Et c'est le long de ce cours d'eau que se sont déroulés les

batailles et les délibérations lors des grands conflits de l'Europe occidentale, depuis l'époque de l'invasion de César jusqu'à nos jours. L'étude d'une région aussi riche en histoire et de ses habitants dont le mode de vie est si étranger au monde moderne auquel nous sommes habitués est donc pleine d'intérêt, d'autant plus que la France a été le centre de la tempête de la Grande Guerre et que ses actes de bravoure et de puissance ont fait l'admiration du monde civilisé.

**2. La France, une nation rurale** - La France est un pays qui en est encore au stade de l'agriculture. Plus de gens vivent à la campagne que dans les villes, ce qui est dû en grande partie aux réformes agraires de Napoléon, par lesquelles de petites propriétés ont été attribuées aux citoyens pour les inciter à rester sur le sol et à former une solide paysannerie. C'est ainsi qu'à la place de quelques grands domaines, on trouve de nombreuses petites exploitations. On peut se faire une idée de leur nombre en se rappelant que la taille moyenne est de dix-sept acres. En raison de cette prédominance de l'agriculture, la vie nationale a une forte tendance rurale. Les dessins sur les pièces de monnaie et les gravures sur la monnaie représentent principalement des scènes pastorales - les semailles et la récolte des gerbes mûres. Le département de la Haute Marne est une région représentative de la France rurale.

**3. Topographie** - La Haute-Marne est une région d'une beauté inégalée et d'une tranquillité pastorale, qui n'a pas été touchée par la désolation de la guerre récente. Les caractéristiques prédominantes du paysage sont une série continue de collines couronnées de forêts avec des vallées intermédiaires verdoyantes à travers lesquelles les ruisseaux se coulent tranquillement dans leur voyage vers la mer. Des routes en pierres dures, bordées de rangées de grands peupliers, suivent le cours des vallées et serpentent sur les collines. Les précipitations sont abondantes et le sol est bien adapté à l'agriculture. Cette région est donc idéale pour l'élevage laitier et l'agriculture en général. \$

**4. Le village rural** - Le village rural se compose d'un groupe de bâtiments d'âge et d'architecture variés, regroupés le long de rues étroites et tortueuses. Ils sont entièrement construits en pierre et couverts de tuiles. On voit peu de pelouses, de fleurs et d'arbustes. Chaque habitation est étroitement accolée à la rue ; la seule cour consiste en un petit terrain situé à l'arrière et délimité par des murs de jardin. Comme dans les zones encombrées de nos grandes villes, la rue est le terrain de jeu de la jeunesse. Les enfants partagent la place du village avec les oies et les volailles. Les idées de beauté et même les rudiments de la propreté et de l'ordre sont totalement absents. Des tas de déchets de la basse-cour et des morceaux d'outils agricoles jonchent souvent les cours, et même les rues principales ne sont pas exemptes d'ordures et de saletés. L'adduction d'eau est inconnue ; l'eau de la fontaine du village étanche la soif des hommes et des bêtes. Le même toit abrite le fermier et son bétail. Une porte mène souvent directement de la salle de séjour à l'étable. On peut facilement imaginer les conditions sanitaires existantes.



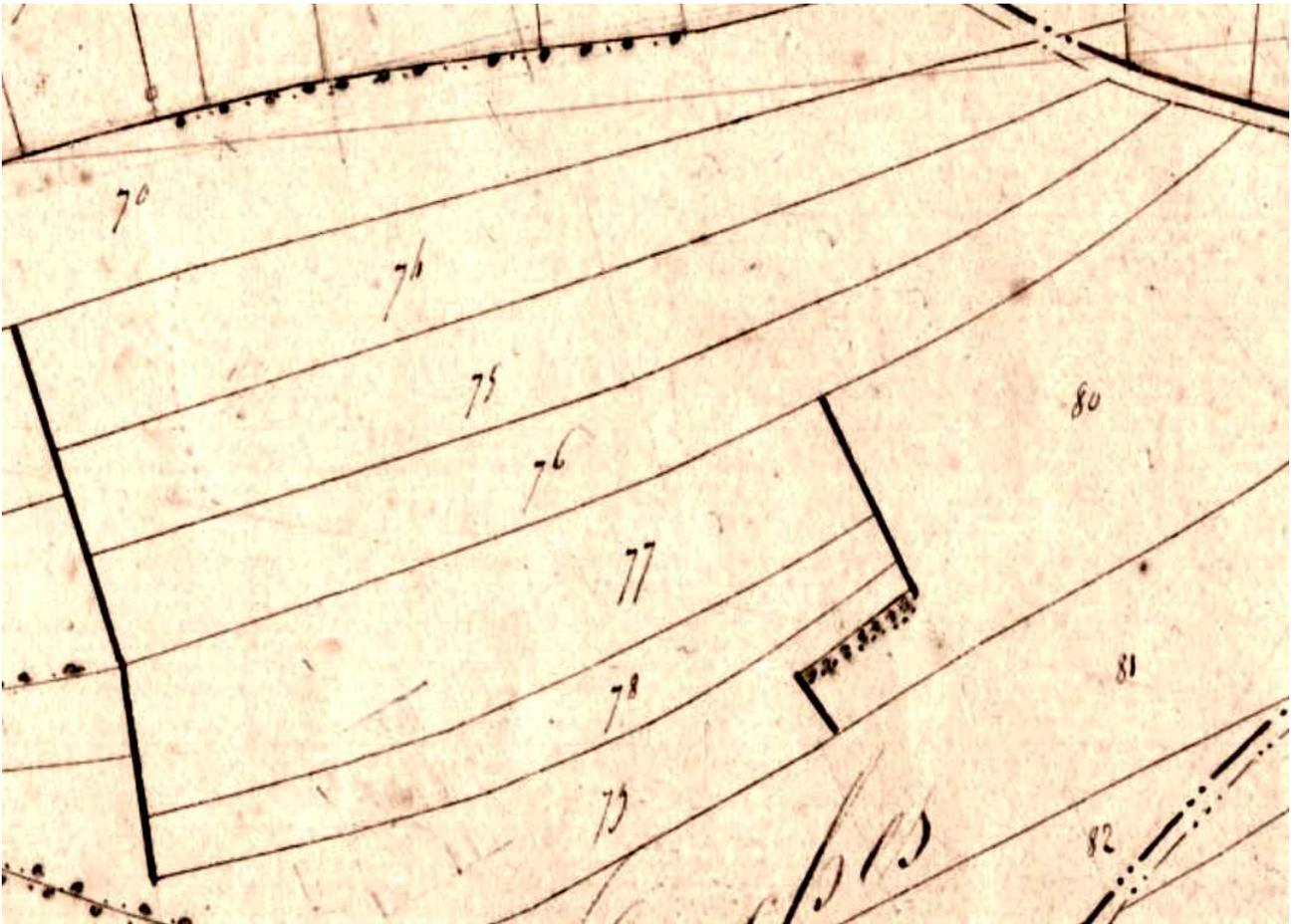
Les vaches à l'abreuvoir (Ageville)



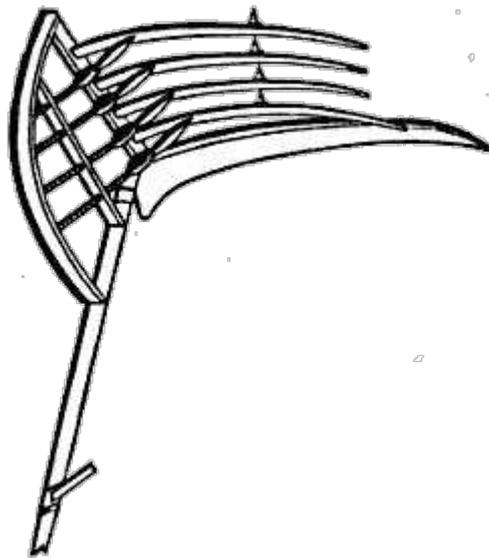
Une rue d'Ageville (rue Gaulère)

L'agriculteur est un « citadin » ; il ne vit pas sur le sol qu'il cultive. En général, il y a un petit jardin attenant à la maison ; les parcelles principales se trouvent à l'extérieur du village. Cette coutume de vivre en groupe est sans doute une survivance d'une époque troublée où tous les gens vivaient à l'intérieur de villes fortifiées dans le but de se protéger mutuellement contre les brigands errants et d'autres personnes aux intentions hostiles.

**5. Economie-** Comme indiqué dans un paragraphe précédent, les méthodes agricoles sont résolument primitives. La culture des terres en lanières, méthode employée en Angleterre il y a cinq cents ans, est courante. Les principales cultures sont la pomme de terre, le foin, l'avoine et le blé. Elles sont plantées en bandes alternées dans le même champ. La rotation des cultures n'est pas très suivie. Le chariot agricole consiste en une grande et lourde charrette à deux roues, tiré par un ou plusieurs chevaux en file indienne. Il n'est pas rare de voir un bœuf, un âne et un cheval attelés à une charrue en file indienne. Même les vaches laitières, lors des pointes de travail, sont utilisées comme animaux de trait. Les méthodes de récolte et de battage du grain sont archaïques. Bien que dans quelques cas on utilise une moissonneuse ou une lieuse de fabrication américaine, la quasi-totalité du grain est encore coupée à l'aide d'une faux à moissonner, un dispositif utilisé par le fermier américain avant l'avènement de la machinerie agricole moderne. Après la récolte des gerbes, les champs sont ratissés à la main et les pailles éparpillées sont souvent glanées à la main. Le travail des champs est une activité familiale, les jeunes, les femmes et les vieillards travaillant ensemble.



Extrait du cadastre napoléonien d'Ageville montrant la disposition principalement en lanières des parcelles



3

Faux à moissonner

Cette situation est en grande partie due au fait que la guerre a coûté la vie à de nombreux hommes. Si le chef de famille a la chance d'obtenir une permission pendant la moisson, on le trouvera dans les champs avec sa famille. L'appareil de battage le plus moderne est une machine qui broie les gerbes et déverse le grain, la balle et la paille sur le sol de la grange. Les chevaux fournissent la force motrice pour cet appareil rudimentaire au moyen d'un manège. La pratique courante consiste à battre des poignées de grains contre une planche et à séparer les grains de la paille en profitant d'un vent favorable.

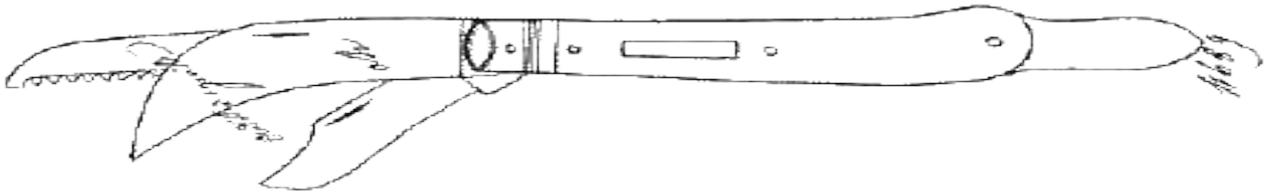
L'observation des activités du champ rappelle les tableaux de Millet, « L'Angélus » et « Les Glaneuses ». Celui qui a étudié ces tableaux a pu se faire une idée du sujet traité. Après l'agriculture, la laiterie est l'activité industrielle la plus importante. Presque chaque ménage possède deux ou trois vaches et quelques chèvres ou brebis laitières. Toutes les terres ne sont pas clôturées ; par conséquent, lorsque le bétail est conduit au loin, il faut le surveiller pour éviter qu'il ne s'égaré dans les cultures adjacentes aux prairies. Il n'est pas rare de voir des femmes âgées tricoter tout en surveillant leurs troupeaux, ou ramasser les fragments de grains éparpillés dans la récolte, qu'elles placent dans un panier attaché à leur dos. Dans de nombreux cas, les moutons et les chèvres sont élevés en commun. Chaque matin, le berger du village apparaît dans les rues principales avec son chien. Au coup de sifflet de sa corne, les troupeaux sont libérés de leurs enclos et se précipitent immédiatement dans la rue. Le berger et son chien rassemblent les différents troupeaux et les conduisent dans les pâturages des collines. Au coup de sifflet de sa corne, les troupeaux sont libérés de leurs enclos et se précipitent aussitôt dans la rue. Le berger et le chien rassemblent les différents troupeaux et les conduisent dans les pâturages des collines. Chaque soir, le berger et le troupeau reviennent, ce dernier se dispersant sans aide dans les différents quartiers. Les pâturages sont abondants ; les pluies abondantes favorisent la croissance de l'herbe des prés. D'où l'importance de l'élevage laitier comme moyen d'approvisionnement des ménages en beurre, fromage et lait, surtout à une époque où les ressources du pays tout entier sont fortement mises à contribution pour faire face aux charges de la guerre.



Le retour des moutons (grande rue, Ageville)

Un autre moyen de subsistance est la fabrication de produits en acier pour le commerce extérieur, principalement avec l'Amérique du Sud. Ces produits comprennent des ciseaux et des couteaux de poche de toutes tailles et de tous modèles. Si l'on en juge par le prix de nos produits fabriqués à la machine, les prix en semblent excessifs, mais la beauté du dessin, une fabrication artisanale et artistique comme la durabilité compensent quelque peu le coût élevé de ces articles. L'ouvrier est

plus un artiste qu'un artisan puisqu'il exécute chaque étape du processus de fabrication de ses articles de vente et qu'il acquiert une maîtrise complète de son métier par une application de toute une vie avec le même type d'outils et de matériaux. Il n'est pas obsédé par l'idée prévalant dans les usines modernes de produire un maximum en un minimum de temps ; il n'est pas non plus accablé par les commandes urgentes. De plus, il est son propre maître et n'est pas obligé d'augmenter constamment son rendement pour conserver son emploi. Il travaille sous son propre toit et possède les outils de production avec lesquels il travaille. Son niveau de vie se limite aux nécessités de la vie. L'aspiration et la prétention sociales sont étrangères à sa nature. Il n'est donc pas contraint de travailler fiévreusement pour sauver les apparences ou se payer des luxes. Ainsi, libéré de la pression de la vitesse et du stress économique, il peut consacrer toute son attention aux travaux de l'établi et de la forge, et travailler tranquillement et soigneusement autant d'heures par jour qu'il le désire. Les heures de travail et les conditions dans lesquelles il est effectué se rapprochent beaucoup du rêve idyllique de certains de nos critiques socialistes de la vie industrielle moderne.



Modèle de couteau fermant (scie, serpette, greffoir, ongles pour soulever l'écorce), produit à Ageville

La famille est l'unité économique de la vie rurale française, chaque ménage subvenant à la plus grande partie de ses besoins. Il y a très peu de transactions dans lesquelles l'argent est impliqué, sauf dans la vente de produits manufacturés. La ferme, le jardin et les troupeaux fournissent la nourriture à la famille. Le coût de l'habillement est négligeable puisque la vie sociale se limite aux offices religieux. Dans de nombreux cas, l'habitant de la campagne combine le travail de l'atelier et de la ferme, une pratique qui rappelle la guilde médiévale dont les membres étaient tenus d'aider aux moissons.

**6. Les loisirs** - Nous avons lu des articles sur la vie sociale des diverses capitales européennes - la gaieté et le scintillement, les lumières vives et le grand chemin blanc, l'éclat des fonctions de la cour, le rassemblement de la richesse et de l'esprit, le demi-monde obscur et mystérieux ainsi que la myriade d'activités qui supporteront la lumière du jour - en fait une variété kaléidoscopique d'amusements et de divertissements pour convenir à toutes les classes et pour satisfaire le goût le plus inconstant et le plus capricieux. Ce tableau est particulièrement représentatif de Paris qui est reconnue comme la première ville d'Europe en matière de mode, de vie sociale et gaîté insouciantes. Le contraste est frappant avec le village rural qui est totalement dépourvu de toute forme d'amusement. Un film en mouvement dans les villages de Haute Marne provoquerait plus d'excitation que le retour des poilus du front, car les gens sont depuis longtemps habitués aux conditions du temps de guerre. Les loisirs profanes sont pitoyablement peu nombreuses. Dans les débits de boisson du village, on peut trouver quelques âmes sœurs adoucies dans une sociabilité conviviale par un millésime agréable. Dans le lavoir communautaire, les ménagères se retrouvent avec leurs paniers de linge. Agenouillées en rangs le long des pierres à récurer, elles échangent quelques mots sur le voisinage. Mais le temps consacré aux bavardages, au sens où nous entendons ce terme, est négligeable, car il y a trop de travail à faire à la maison et dans les champs. L'approche la plus proche d'un centre social est l'école du village et la mairie où se tiennent quelques réunions plus politiques que sociales.

Les points de contact social avec le monde extérieur par l'intermédiaire des livres et des journaux sont peu nombreux. Les journaux sont rares. Presque toutes les nouvelles du monde sont reçues sous la forme d'un communiqué lu à haute voix par le crieur public. Il commence par battre le tambour pour attirer l'attention des habitants du voisinage. Immédiatement, des groupes se

rassemblent dans l'embrasure des portes et les fenêtres s'ouvrent, d'où sortent des têtes, chacun écoutant attentivement. Il est singulier de penser que la grande majorité des villageois recevaient les nouvelles de la guerre de cette manière. Après avoir terminé la lecture, qui se fait d'une voix rapide et chantante, le crieur tape sur son tambour et s'éloigne dans une autre rue.

La Haute-Marne rurale est majoritairement catholique. L'église du village, avec ses vitraux représentant des scènes de la vie du Sauveur, de la Vierge et des saints, avec ses murs de lierre et ses hautes tours, évoque la paix et le repos, mais aussi la force et la solidité. De nombreuses églises datent de l'époque médiévale. Certaines villes sont nées de communautés monacales qui fleurissaient dans les campagnes il y a des centaines d'années. Des preuves de leur existence subsistent encore : des maisons religieuses et des murs d'enceinte couverts de lierre et de vignes rampantes. La plupart des niches dans les murs sont vides ; dans quelques-unes, des saints et des martyrs veillent encore sur des maçonneries croulantes et des jardins herbeux dans lesquels le bétail broute maintenant au milieu des ruines d'outils agricoles et d'autres débris. En dehors des quelques occupations profanes mentionnées, il existe dans l'église tout ce qu'il est possible de trouver comme soulagement à la routine ennuyeuse d'un labeur constant. Les offices religieux, les jours de fête, les jours de mariage et d'enterrement sont t des étapes fastes dans la vie des gens ; et en l'honneur de ces occasions le morne costume du travail est échangé pour le seul costume dans lequel le propriétaire sera finalement enterré à l'ombre des murs de l'église.

**7. Le nouveau jour** - L'arrivée des troupes américaines dans les communautés rurales de la Haute-Marne a marqué une étape dans la vie de la population locale. Au lieu d'être cantonnées dans un seul bâtiment, les troupes étaient dispersées dans le village, un peu ici, un peu là, dans les greniers, dans les greniers, dans les caves, partout où il y avait de la place. La division des soldats en petits groupes a permis d'établir des contacts sociaux avec les villageois. Peu à peu, l'Amérique, le mythe, le pays de la richesse fabuleuse, devient moins un défi à la crédulité et plus un fait établi. La volonté d'apprendre la langue, d'une part, et la politesse et l'hospitalité des autochtones, d'autre part, contribuaient à l'établissement de relations amicales. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les enfants. Plus accessibles et plus prompts à saisir le sens des idées des nouveaux arrivants, les enfants deviennent le moyen de communication entre les parents et les troupes. Pour divertir leurs hôtes, les bataillons organisent fréquemment des programmes comprenant du sport, des chants et de la musique sur la place du village. Lors de ces galas, toute la population est présente, chacun appréciant vivement cette situation inédite. Le soldat américain, avec son dollar par jour, est considéré comme le véritable nouveau riche ; son argent, dépensé librement dans les magasins du village, augmente considérablement le revenu de nombreuses personnes qui vivaient avec une marge précaire avant son arrivée.

**8. Vie familiale** - La principale caractéristique de la vie familiale est sa stabilité. Le mariage, planifié et réalisé par les parents, le médecin de famille et le curé, est une collaboration sociale. Ce terme s'applique également aux activités familiales. Tous travaillent ensemble au jardin, à l'étable et au champ, constituant ainsi une unité de travail harmonieuse et bien ordonnée. En raison de l'état de guerre, la quasi-totalité du travail des femmes se situe à l'extérieur du foyer. Tôt et tard, des femmes de tous âges et de toutes conditions travaillent à des tâches qui dépassent souvent leurs forces, en silence et avec une patience de bœuf. Pourtant, elles ne manifestent aucune inquiétude et ne se plaignent pas. Garder le foyer chaud et les champs cultivés, participer à tous les sacrifices, élever leurs enfants, s'occuper des réfugiés et des orphelins, bref, continuer à travailler à la maison comme des soldats loyaux et patriotiques de la deuxième ligne de défense, telles sont les tâches auxquelles elles se sont consacrées de tout leur cœur.

**9. Conclusion** - Il faut bien garder à l'esprit que cette étude porte sur une situation anormale en temps de guerre. Pour juger correctement le peuple français, ses coutumes, ses hommes et son mode de vie, nous devons faire preuve de charité, de sympathie et de compréhension à l'égard de ce sujet.

La France a en effet subi des fardeaux très lourds à porter. Tous ses jeunes hommes sont morts ; ses champs fertiles sont en désolation. Les guerres ont décimé sa population et ravagé son territoire depuis des temps immémoriaux. La position du pays, adjacent à un ennemi impitoyable qui convoite ses mines et ses champs, est si peu sûre qu'elle maintient la population dans un état d'incertitude permanent. Même en temps de paix, il est impératif de disposer d'une armée permanente importante. Non seulement ces hommes sont soustraits à l'industrie productive, mais le travail de beaucoup d'autres est nécessaire pour les soutenir. Avec des frontières aussi sûres que les nôtres, avec toutes les énergies et les ressources tournées vers le développement interne et les activités productives de la paix, la France serait un pays exceptionnellement riche et progressiste. Encore une fois, les Français ont l'esprit du vieux monde, adhérant étroitement aux coutumes et aux conventions. Ils sont beaucoup plus conventionnels, parce qu'ils sont plus âgés que nous. Aux Etats-Unis, les hommes sont toujours en mouvement. Il est rare qu'un père, ses enfants et ses petits-enfants suivent le même chemin. En France, la grande chance n'est pas de faire quelque chose de différent, mais de continuer à bien faire ce qui a été commencé il y a cent ans. La devise américaine est « Get On ! » (en avant !). La devise française est « Stand Fast » (tenir bon!) <sup>1</sup>. La France, plus petite que le Texas, compte une population de 40 000 000 d'habitants. Pour survivre à la concurrence et vivre confortablement, il faut une recherche intensive des moyens de subsistance. Personne ne peut se permettre de se déplacer d'une ville à l'autre ou de changer d'occupation à volonté. Il n'y a pas de vastes étendues vierges qui attendent d'être colonisées, pas de terres bon marché pour soutenir une classe d'agriculteurs en mouvement constant, si étendues qu'elles répondent de façon productive à l'extension de la surface. Les terres familiales limitées doivent être cultivées en profondeur et de manière intensive.

« L'énorme et inévitable rivalité dans les affaires et dans les professions libérales oblige les Français à se perfectionner dans une branche plutôt qu'à se lancer dans plusieurs. Elle leur fait préférer la sécurité au risque. Ceux qui aiment le risque commencent par émigrer. Ceux qui aiment la sécurité restent chez eux » <sup>2</sup>.

Ainsi, un peuple profondément enraciné dans le sol et sans contact avec les idées progressistes est quelque peu imperméable à l'innovation et au changement. Mais les capitaux et les machines américains feront beaucoup pour donner à l'agriculture une base plus moderne et plus productive. Plus que l'aide matérielle, cependant, c'est l'influence des idées progressistes sur les choses qui font que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue : l'hygiène, le logement, les conditions de vie, les loisirs et l'amélioration de la vie sociale. Un jour plus brillant et plus parfait est sur le point de se lever pour ces vaillants défenseurs de la liberté dont la devise est « Liberté, Égalité, Fraternité ».

(1) B. Van Vorst, France Our Ally, pp. 4, 5. 2 Ibid, p. 5. 8

(2) Ibid p5

A 000 989603 6

## ÉTUDES EN SOCIOLOGIE

Monographies sociologiques

Legal Training for Social Workers », par Harry J. McClean. Sept. 1916. Pp. 16. Quinze cents.

Causes des accidents mortels sur les autoroutes, par William Smith, décembre 1916. Pp. 16. Quinze cents.

Causes de l'absentéisme chez les filles », par Inez D. Dunhain, mars 1917. Pp. 14. Quinze cents.

Leading Sociological Books Published in 1916", par Emory S. Bogardus, mai 1917. Pp. 20. Vingt cents.

The Teaching of Sociology in High Schools, par Theron Freese, septembre 1917. Pp. 16. Quinze cents.

Causes of Truancy Among Boys, par Ernest J. Lickley, octobre 1917. Pp. 12. Quinze cents. '

'Social Thought in the Current Short Story", par Elva EB. Murray, février 1918. Pp. 12. Quinze cents. '

Leading Sociological Books Published in 1917", par Emory S. Bogardus, mai 1918. Pp. 24. Vingt-cinq cents.

'Social Work as a Profession in Los Angeles", par Mary Chaffee, octobre 1918. Pp. 12. Quinze cents.

'Social Thought in American Fiction," (1910-1917), par Hazel Wilkinson, déc. 1918. Pp. 24. Vingt-cinq cents.

Les Russes à Los Angeles, par Lillian Sokoloff, mars 1919. Pp. 16. Quinze cents.

La vie de la communauté rurale en Haute Marne », par Ernest Bishop, mai 1919. Pp. 8. Dix cents.

Adresser les communications au Secrétaire, The Sociological Society, University of Southern California, Los Angeles, Calif.

Notes du traducteur :

- Les illustrations ont été rajoutées, elles ne faisaient pas partie de l'original
- Les victoires de Tours et de Chalons évoquées en introduction font référence pour la première à la bataille de Charles Martel contre les arabes, souvent placée à Poitiers et la seconde à la bataille dites des Champs Catalauniques contre les huns. La connaissance de la géographie est un peu approximative, difficile de situer Tours sur la Marne ! Enfin on laissera à l'auteur la responsabilité de qualifier les arabes de hordes destructrices alors qu'à l'époque leur civilisation était la plus brillante et qu'on lui doit notamment la manière de compter et l'algèbre, base des développements scientifiques et la transmission des ouvrages de la Grèce antique.
- Certaines descriptions de l'activité agricole paraissent un peu approximatives. Il est peu probable que les gerbes aient été battues contre une planche, les techniques antérieures aux batteuses consistaient à battre les gerbes étalées à terre avec un fléau, ou à les faire piétiner par des animaux. Par ailleurs si les champs étaient bien en lanières, c'est le parcellaire qui était ainsi et non pas les champs qui étaient redivisés en lanières, même si en l'absence de limites visibles on pouvait avoir cette impression.
- L'idée que les hommes ne pouvaient circuler qu'au bord des cours d'eau est quelque peu étrange. Il n'est qu'à penser au trésor de Vic conservé à Chatillon sur Seine, montrant comment les marchandises pouvaient passer de la vallée de la Saône à celle de la Seine bien avant la construction des canaux !!!